

LE DRAPEAU NOIR

POUR LA BELGIQUE
UN AN . . . fr. 1 50
SIX MOIS . . . " 0 75
TROIS MOIS . . . " 0 40

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

paraissant le 1^{er}, le 10 et le 20 de chaque mois

POUR L'ÉTRANGER
UN AN . . . fr. 3 00
SIX MOIS . . . " 1 50
TROIS MOIS . . . " 0 75

ADMINISTRATION : 58, rue du Moulin, Saint-Josse-ten-Noode, Bruxelles

Ceux de nos abonnés dont l'abonnement de trois mois est expiré sont priés de bien vouloir le renouveler s'ils ne veulent pas subir d'arrêt dans la réception du journal.

N. B. — Le paiement de sommes peu importantes, provenant soit de la vente, soit des abonnements, peut se faire en timbres.

DÉFENSE SOCIALE ET ACTION RÉVOLUTIONNAIRE

Nous avons reçu du compagnon Malato, en réponse à notre article « Défense sociale » la lettre suivante :

Compagnons,

La discussion est ouverte dans votre journal sur le chapitre « Armées et défense sociale ». Etant mis en cause, je vous prie d'insérer ma réponse à votre article du 1^{er} juillet. Vous estimez, sans doute, comme moi que l'anarchie, loin d'être la soumission de tous les cerveaux à une seule idée, à une règle uniforme, est, au contraire, la liberté pour chacun de penser par lui-même, c'est la multiplicité des idées, c'est la discussion, l'examen, la critique en permanence. Vouloir au nom de principes soi-disant immuables, absolus (alors que tout est en mutation dans l'univers et que l'absolu toujours nous échappe) imposer une façon de voir uniforme serait reconstituer une religion plus autoritaire que les chapelles étatistes que nous combattons, car dans ces chapelles à programmes et à règlements, on sait du moins où commence et où finit l'autorité.

L'anarchie étant la faculté pour chacun de penser d'après son cerveau et les cerveaux n'étant pas tous conformés sur le même moule, il est évident que des divergences d'opinions doivent se produire. C'est ce qui fait que les anarchistes eux-mêmes, qui sont unanimes à combattre le pouvoir gouvernemental, ne s'accordent pas du tout, il faut bien le reconnaître, sur le fond même de la question économique (production, consommation, échange) : les uns sont communistes, comme la plupart des anarchistes belges, français et italiens et préconisent la prise au tas; d'autres, collectivistes, comme la grande majorité de nos compagnons espagnols, voulant le produit au producteur; d'autres, enfin, individualistes ou mutualistes, comme dans les pays de langue anglaise, et tous, cependant, n'en sont pas moins des anarchistes, leur contester ce titre serait faire acte de sectarisme,

Or, si l'on admet que les anarchistes peuvent différer aussi complètement d'avis au point de vue économique, il faut bien admettre que des divergences peuvent se produire sur une foule d'autres

questions et notamment sur celle des « Armées et de la défense sociale » qui, malgré son importance, a été jusqu'ici une des plus superficiellement traitées.

Se faire de l'anarchie qui, comme toutes les idées, est soumise à des courants, à une évolution perpétuelle (plus on ira, mieux on l'entreverra) un concept absolu et vouloir, *a priori*, l'appliquer à chacune des branches de l'activité humaine, sans distinction, serait pure folie. La raison a toujours le droit de contrôler, de reviser, de formuler ses critiques. Dire « l'anarchie est l'idée supérieure, la conception sociale la plus parfaite, PAR CONSÉQUENT, la tactique à suivre dans une guerre ne peut être autre qu'anarchiste, » serait retourner à la scolastique du moyen-âge qui, pendant des siècles, bourra les cerveaux de syllogismes stupides et entrava tout essor en méconnaissant la vraie base de la science, du progrès : l'expérimentation.

Pardonnez-moi la longueur de ce prologue et venons au fait : Tout d'abord, il est évident que tracer à l'avance un plan de défense minutieux, détaillé, ayant la prétention de répondre à tout serait puéril; mille et mille événements imprévus peuvent surgir, qui renverseraient les calculs les plus judicieux. C'est ce qui fait que les généraux classiques ont presque constamment été vaincus par des adversaires sachant innover et agir selon les circonstances. L'avenir ne se laisse entrevoir que dans ses grandes lignes, — c'est pourquoi on ne peut présenter un plan unique, absolu, — toutefois, ces grandes lignes, doit-on au moins s'efforcer de les définir.

Lutter contre des armées disciplinées par une organisation et une tactique semblables serait évidemment désastreux : nous n'aurions pas les mêmes éléments de succès; mais dire qu'il ne faut ni organisation ni tactique serait absurde.

La Révolte, qui a déjà traité cette question, — très à côté, à mon avis, — a préconisé pour tout système la spontanéité des masses en citant pour exemples la prise de la Bastille et la marche du peuple sur Versailles en octobre 1789. C'est confondre guerre civile et guerre étrangère qui ne se ressemblent nullement. La foule a très bien fait de prendre la Bastille, mais je vous avoue que je ne vois pas une brillante action militaire dans l'enlèvement par trente ou quarante mille personnes d'une forteresse défendue par une poignée d'invalides dépourvus de munitions et dont la moitié ne voulaient pas se battre. Quant à la marche sur Versailles, elle a réussi parce que personne n'a cherché à l'empêcher. Deux ou trois régiments de cavalerie appuyés par une batterie de canons, eussent facilement balayé cette multitude.

En cas de défense contre une agression extérieure, autant je suis partisan de l'action de groupes conscients, autonomes dans une très large sphère, mais assez reliés pour, si la nécessité l'exige, exécuter des mouvements d'ensemble et concourir à un même but, autant je me défie de la foule confuse, vulnérable, sujette à des paniques, noyant sous sa masse les efforts individuels. Beaucoup d'élan, pas de solidité : on part quinze cents, tout-à-coup une nouvelle alarmante traverse l'air et l'on n'est plus que quinze. J'en parle non pas par hypothèse mais par expérience.

Mes contradicteurs le sentent si bien qu'au fond ils laissent une porte ouverte aux échappatoires en parlant d'hommes d'initiative qui entraineront (lisez guideront, dirigeront) la multitude. Que seront ces hommes d'initiative, sinon des chefs, moins apparents peut-être et, par cela même, plus dangereux ?

Sauf pour les actions imprévues, de courte haleine, je me défie de ces hommes d'initiative. A quel signe les reconnaîtra-t-on ? Comment démêlera-t-on les capables et les sincères des ambitieuses nullités, mourant d'envie de jouer un rôle si court fût-il ? En outre, surgissant à l'imprévu, connaîtront-ils suffisamment la situation, pourront-ils y faire face ?

Au lieu de cette action de la masse amorphe ou de ce cheffisme déguisé, je veux, ce qui est bien plus réellement anarchiste, le contrat. De même que l'on s'adresse au cordonnier pour avoir des souliers et au tailleur pour avoir un habit, de même, à côté des aventureux qui voudront combattre individuellement, à leur guise, et dont les efforts, utiles mais insuffisants pour déterminer la victoire, ne doivent pas être contrecarrés, les groupes qui se formeront pour des actions plus complexes et plus décisives s'adresseront tout naturellement, — et personne n'a le droit de les en empêcher, — aux spécialistes, à qui ils diront : « Vous qui, mieux que nous, connaissez la géographie, la topographie, la chimie, la pyrotechnie, la balistique, etc., guidez-nous. Pendant que nous nous battons, un tel s'occupera plus particulièrement des approvisionnements, vous, nous vous chargeons de diriger les opérations qui ne peuvent être laissées à la merci des discussions contradictoires; de notre côté nous consentons à exécuter vos conceptions à moins qu'elles ne nous paraissent manifestement extravagantes ou perfides. » Ce sera là un pacte, une convention librement consentie de part et d'autre, s'y opposer serait à la fois insensé et autoritaire, ce serait dénier aux hommes le droit de formuler des contrats, ce qui mènerait à la dissolution de tout organisme social.

5^e Josse
1889
Le 1^{er} juillet
1890, on
vend dans
les rues de
G. Voté du 8
août 1889,
dans lequel
il est dit
question de
la journée
du 8 heures

Que les individus ainsi désignés et acceptés ne jouissent pas d'honneurs et de bénéfices personnels, parfait ! qu'ils soient soumis au régime de tous, traités en compagnons, à merveille ! mais si vous les avez reconnus aptes à vous guider, n'allez pas, par esprit de système, leur rendre la tâche impossible.

Vous semblez croire que les combinaisons savantes doivent être abandonnées dans un pareil genre de guerre. A mon avis, c'est une erreur : plus on est faible sous le rapport de l'armement et de l'instruction militaire, plus il est nécessaire d'être ingénieux. Aussi bien dans des luttes de guérillas que dans des campagnes analogues à celles de 1866 et de 1870, où les stratéges ont mis en mouvement des forces énormes, tout est, à la guerre, calcul, science et combinaisons.

Croyez-vous que la défense d'une cité comme Paris ne nécessite pas une organisation un peu plus complexe que la *spontanéité des masses* (une expression vague qui devrait bien être définie) ou l'initiative d'individus, populaires peut-être, mais dont beaucoup seront forcément au dessous d'une tâche si colossale ? Il faut là autre chose qu'un élan de courte durée, à moins que vous ne préféreriez vous retirer devant l'ennemi, en détruisant tout sur son passage, mais j'estime que, si l'on peut sacrifier au besoin plusieurs départements, il est certaines localités qu'il faudrait bien défendre, soit comme points stratégiques importants, soit parce qu'il serait absurde d'abandonner sans les disputés des trésors matériels et intellectuels accumulés par une longue suite de générations.

Vous prétendez que je demande et combats à la fois la centralisation.

Je veux une décentralisation telle qu'au lieu de régiments, bataillons ou compagnies, il n'y ait que des groupes de dix à vingt hommes (c'est suffisant pour lutter en guérillas et détruire les communications ainsi que le matériel utilisable par l'ennemi). Chacun des membres du groupe aurait ainsi une sphère d'action très étendue. Mais, aussi, il faut que chaque groupe ait son objectif nettement déterminé, se tienne en relation avec les autres et prêt à coordonner ses mouvements avec eux : pour cela, il ne faut pas qu'il y ait trente-six volontés contradictoires. Il faut, enfin, si l'ennemi se trouve isolé, harcelé, épuisé, coupé de ses communications, que les groupes soient à même de se rassembler, de manière à former une masse assez forte pour achever son écrasement. C'est là une centralisation, mais tout accidentelle, indispensable, indiquée par les événements, à laquelle il faudrait bien nous résoudre malgré nos répugnances théoriques pour la centralisation. Au-dessus des systèmes et des raisonnements, souvent les plus logiques en apparence, il y a la nécessité.

Je ne crois pas que l'autorité de celui qui dirigera un groupe de vingt hommes ou même de celui qui se verrait amené par les événements à en guider dix ou douze mille puisse être bien dangereuse pour une société anarchiste. Il faudrait que ceux qui auront eu l'énergie de renverser gouvernants et capitalistes fussent devenus tout à coup bien lâches et bien sots pour subir la tyrannie de cet individu : que chacun ait au cœur le sentiment de l'égalité et un maître sera impossible.

Vous me reprochez de procéder par affirmations plutôt que par arguments, mes affirmations sont basées non sur des raisonnements abstraits mais sur des faits ; peut-on faire autrement que de constater ce qui crève les yeux ? j'aurais horreur du bavard qui voudrait me démontrer méthodique-

ment que le soleil existe ou qu'il fait jour en plein midi.

Il est presque impossible de traiter la question en litige dans une seule lettre, si longue soit-elle. Si vous voulez continuer la discussion, je suis prêt : peut-être, du choc de nos idées différentes, jaillira-t-il quelque lumière, c'est tout ce que je souhaite.

Bien cordialement à vous.

CH. MALATO.

Nous répondrons dans notre plus prochain numéro à la lettre du compagnon Malato. Nous sommes heureux que la discussion s'est établie sur cet important sujet de la *Défense sociale*. L'on verra bien après mûre réflexion, que les esprits ne sont pas aussi divisés qu'on le croirait sur cette question.

La suite de notre premier article sera la réponse au compagnon Malato.

AUX COMPAGNONS.

Nous voilà arrivés à notre numéro 8. C'est un beau résultat si l'on considère que nous sommes entrés en lutte n'ayant que la somme nécessaire pour faire paraître le numéro 1. Depuis 4 mois nous avons pu paraître sans interruption grâce à l'appui de compagnons et de groupes dévoués. Nous remercions ceux qui, par leurs souscriptions ou l'exactitude dans le paiement des numéros nous ont secondé.

Cependant il ne faut pas que ce soit toujours aux mêmes bourses que l'on s'adresse. Il faut que le journal vive de ses propres forces. Pour cela il est nécessaire que les compagnons et les groupes fassent tout leur possible pour augmenter la vente du **DRAPEAU NOIR**. Que l'on en organise sérieusement la vente dans chaque localité, que, là où la chose est possible, on le vende dans les rues, les lieux publics et à la sortie des ateliers et **SURTOUT** que l'on apporte la plus grande exactitude dans le paiement.

Si ceci vient à manquer, c'est assez pour entraver la publication du journal.

Il faut que nos journaux ne s'adressent plus presque exclusivement à un cercle restreint d'anarchistes déjà convaincus, mais qu'ils pénètrent dans la masse des travailleurs encore ignorants de leurs droits.

Un peu d'initiative et l'on y arrivera.

Nous faisons un appel pressant aux groupes et camarades en retard de paiement. Certains nous doivent plusieurs numéros, d'autres n'ont encore rien soldé depuis l'existence du journal, nous espérons que dans l'intérêt de la propagande, ils répondront à notre appel.

La moindre négligence peut nous causer de sérieux embarras. Si nos rentrées ne se faisaient pas régulièrement cette semaine, nous serions dans l'impossibilité de faire paraître le prochain numéro. Les compagnons voudront certainement qu'il n'en soit pas ainsi ; il dépend d'eux que le journal vive, car si nous rentrons dans ce qui nous est dû, l'existence du journal est assurée.

CHANT DE RALLIEMENT

AIR du Docteur Grégoire.

REFRAIN :

Pour nos droits,
Poursuivons la lutte ;
De nos rois,
Préparons la chute,
Peuples, à bientôt leur chute.

Les temps sont venus,
De nos foyers nus,
Il nous faut changer la face ;
Depuis trop longtemps,
Nos pauvres enfants,
De besoin font la grimace.
Puisque le travail
Doit nous donner le bien-être,
Changeons-en le bail,
Ne lui souffrons plus de maître.

Plaintes et discours
Laisent froids et sourds
Les princes de la finance ;
De ces procédés
Vieux et démodés,
Dédaignons la permanence.
C'est à l'action
Qu'il faut demander justice ;
Avec union,
Peuples, entrons dans la lice.

Plus d'adversité,
La société,
De ses fondements au faite,
Avec ses abus,
Si chers aux repus
Doit entière être refaite.
Il faut, producteurs,
Que nos phalanges s'unissent,
Que les exploités
Dans leur paresse périssent.

Lorsque nous aurons
Vengé nos affronts
Et rendu la terre libre,
Dans l'humanité,
Avec l'équité,
S'établira l'équilibre.
Plus de meurt-de-faim
Victimes de l'égoïsme ;
Ce sera la fin
Et l'oubli du paupérisme.

Vers des jours meilleurs
Peuples, travailleurs,
Espérons-nous, pacifiques,
Prendre nos élans,
Sans combats sanglants
Contre nos maîtres iniques ?
Non, pour mieux river
Notre séculaire chaîne,
Ils osent rêver
D'unir leur rage à leur haine !

Oui nous dompturons,
Nous écraserons
Rois, exploités et saints prêtres ;
Mais, ne livrons pas
D'isolés combats
Comme firent nos ancêtres.
Soyons tous unis
Et frappons avec ensemble ;
De nos ennemis
La tourbe blémit et tremble !

REFRAIN :

Pour nos droits,
Poursuivons la lutte,
De nos rois,
Préparons la chute.
Peuples, à bientôt leur chute.

P. VOGLET.

LA PROPRIÉTÉ

Tous les ouvriers, même ceux des champs, sont forcément entraînés dans les rangs des socialistes-anarchistes.

Jusqu'à présent, nos ennemis ont compté sur les paysans comme sur leur plus solide appui. Ils vantaient sur tous les tons la vertu de ces bons habitants des campagnes, qui ne se donnent pas la fatigue de penser eux-mêmes et qui reçoivent benoîtement le mot d'ordre du maire et du curé. La flatterie ne suffisant pas, ils ajoutaient le mensonge et la calomnie. Ils prenaient à tâche d'exciter l'homme des champs contre le prolétaire des villes, ils le lui montraient comme une espèce de bête fauve prête à se jeter sur sa terre ; ils ressassaient je ne sais quelles inepties sur les « partageux ». Le naïf campagnard entraînait en fureur contre les prétendus voleurs de son champ, et le tour était fait.

Malheureusement pour nos adversaires, cette farce commence à s'user, et le temps serait venu d'en trouver une autre, s'il était possible. D'abord la plupart des paysans d'Europe ne sont pas assez riches pour avoir à s'indigner contre les "partageux". Des propriétaires seuls peuvent se donner le luxe de cette indignation. Mais pourquoi donc songerait-il à s'irriter, ce misérable journalier qui ne peut soulever une pelletée de terre et la dire sienne? Il n'a point de champs à perdre et l'idée de partager sa misère avec la richesse du grand seigneur terrien n'est point de nature à l'effrayer beaucoup. Que le maître y prenne garde! il risque fort d'être compris autrement qu'il ne voudrait!

Ce n'est pas tout. Le petit propriétaire lui-même, l'humble paysan qui possède bel et bien quelques arpents au soleil et qui en garde précieusement les titres, dûment signés et paraphés, au fond de son armoire, celui-là même se demande s'il est bien vrai que les ouvriers des usines en veulent à sa récolte. On lui dit que la propriété doit être la récompense du travail, et il le croit; mais quand il voit le domaine de son gros voisin, l'ambassadeur ou le banquier, s'arrondir chaque année, il s'interroge au fond de son cœur: "Est-ce par son propre travail ou par le travail d'autrui que le grand propriétaire augmente ainsi ses terres et son revenu? Ne serait-ce pas lui le vrai spoliateur, le véritable ennemi, lui qui, sans avoir touché pelle ou pioche de sa vie, n'en réduit pas moins à la misère d'infatigables travailleurs, toujours levés avant l'aube? En supposant que les ouvriers soient en effet ces pillards qu'on lui dépeint, ils ne songent pas à venir ravager la campagne, tandis que le gros voisin, plus dangereux, en veut à leurs propres sillons, en veut à leurs cabanes!"

On ne pourra jamais se faire une idée suffisante de l'énergie, de la persévérance, de la ruse que met le paysan à garder son lopin de terre. A force de travail, il réussit à rendre fertile un champ que les seigneurs d'autrefois laissaient en vaine pâture; à force de sobriété, il en arrive à ne plus même compter sa nourriture dans les frais journaliers de l'existence; à force d'économie, il trouve moyen de disputer la terre au banquier parcelle par parcelle. Telle est la prévoyance du paysan dans sa lutte pour la possession du sol, qu'il a su même commander à ses sens et limiter à deux ou trois le nombre des enfants qui prendront part à l'héritage. Mais que de fois ces efforts n'en aboutissent pas moins au désastre! Tandis que la force des écus suffit à constituer de grands fiefs, tout le travail, toute l'abnégation du paysan s'épuisent inutilement et le petit patrimoine va se perdre dans les immenses domaines du grand seigneur.

On sait qu'en Angleterre la classe des petits cultivateurs a fini par être complètement privée de la possession du sol et que le pays tout entier est accaparé par un petit nombre de propriétaires qui diminue d'année en année; ils étaient quarante mille, il y a vingt ans, ils ne sont plus même trente mille aujourd'hui, et si la concentration des richesses devait continuer de la même façon, sans que le peuple jugeât à propos d'intervenir, l'Angleterre tout entière finirait par se trouver entre les mains d'un seul seigneur ou d'une maison de banque.

Comparés à cette puissante absorption de la terre par le capital, combien les efforts du petit paysan pour conquérir trois sillons ou quelques noyers doivent nous paraître vains et misérables! C'est ainsi qu'en Irlande, dans ce pays où des propriétaires étrangers ont d'assez vastes domaines pour se passer la fantaisie d'y faire planter des millions

d'arbres, des malheureux faméliques se disputent des lambeaux d'imperceptibles héritages, de petits carrés entourés de murs et remplis de mauvaises herbes. Souvent la frénésie de l'hérédité est poussée à un tel point qu'on se dispute avec fureur la propriété d'un véritable mythe, d'un rien. Le voyageur Emerson Jennent raconte qu'un tribunal de police de Galles eut à juger récemment un procès très épineux au sujet de la deux mille cinq cent vingtième partie de dix cocotiers. Ce n'est pas seulement dans l'île de Ceylan que le pauvre prolétaire affamé se laisse entraîner à de pareilles sottises!

Quoi qu'il fasse d'ailleurs, le petit cultivateur est condamné d'avance à subir les conditions du capital, s'il veut continuer la lutte dans les conditions d'isolement où il se trouve, s'il reste dans le régime actuel de la propriété privée. Les travailleurs agricoles de l'Angleterre l'ont bien compris: de là cette coalition soudaine grâce à laquelle ils marcheraient de victoire en victoire si les meneurs n'avaient pas fait dévier au profit d'ambitions politiques le mouvement qu'ils avaient si bien commencé.

Mais revenus de leur erreur, ils ne peuvent manquer de triompher des grands tenanciers et s'assureront tôt ou tard la propriété collective.

Désormais les paysans et les ouvriers qui se méconnaissent mutuellement, se rencontrent sur la même voie; de part et d'autre ils se trouvent d'accord pour revendiquer leurs instruments de travail, c'est-à-dire la terre et l'usine.

Et la Révolution sociale, dont nous pouvons déjà prévoir l'explosion dans un temps peu éloigné, donnera aux travailleurs de tous les pays *Terre et Liberté*.

MOUVEMENT SOCIAL

Belgique

Le *Soir*, journal bourgeois bruxellois non politique, imprime ceci au sujet de la question des habitations pour les ouvriers, discutée actuellement à la Chambre belge:

"Nos députés veulent pour le moment leur faire des maisons à bon marché. Une invention mirifique. A entendre certaines gens, il n'y aura plus de prolétaires; rien que des petits propriétaires. *Every man his own landlord*, — tout le monde son propre propriétaire, comme les Anglais disent en parlant de la question des habitations ouvrières.

"C'est ridicule.

"Il y a même une certaine hypocrisie à faire croire qu'il est possible à chaque ouvrier de devenir propriétaire, quand il y a des milliers et des milliers d'ouvriers qui n'ont pas de quoi vivre, parce qu'ils ne trouvent pas d'ouvrage."

Le *Peuple*, organe du Parti ouvrier, approuve le projet et signale le "magnifique" discours prononcé par le député progressiste (?) Janson, à la Chambre.

Nous lisons dans la *Chronique*, journal "libéral" (!) bruxellois:

"Le Congo pourra devenir un débouché sérieux pour nos produits et beaucoup de nos jeunes gens qui cherchent vainement en Belgique des emplois qui se font de plus en plus rares."

Voilà donc ce qui vous reste à faire, jeunes gens instruits qui ne trouvez pas à gagner votre vie dans votre "belle patrie". Vous n'avez qu'à aller au Congo, comme une marchandise dont il y surabondance sur le marché.

Mais non, venez parmi nous, grossir les rangs des révoltés.

France

L'on vient de vendre à Paris, un tableau de Millet pour la somme d'un demi million. Millet, pendant sa vie n'a connu que la misère et sa veuve doit être actuellement dans la gêne, car les journaux annoncent que l'exposition de l'*Angelus* faite à son profit a produit la somme de 1400 francs.

Ce sont donc ceux qui ont exploité le talent de Millet qui se sont enrichis.

Oui, pour les pionniers de l'art et de la pensée il y a aussi une question sociale! Ils ne s'en souviennent pas assez.

NIMES. — Un meeting a eu lieu salle Valentino. Cinq cents personnes environ. Des délégués de tous les points de la région avaient répondu à l'appel des groupes Nimois. C'est vous dire que nous ne manquons pas d'orateurs.

A neuf heures, un ami ouvre la séance et donne la parole au compagnon Brunet.

Celui-ci combat le suffrage universel et la société bourgeoise. Il soulève les applaudissements de la salle en concluant que, puisque les moyens légaux tels que suffrage plus ou moins universel, grèves, etc., ne servent absolument à rien, sont impuissants à faire l'émancipation économique du prolétariat, un seul moyen reste à celui-ci: la Révolution sociale.

Un jeune compagnon, Spartacus Verdier, vient en quelques mots, se déclarer partisan convaincu de la Révolution sociale qui n'a qu'un but, un seul: le communisme anarchiste.

Le compagnon Faure avec son éloquence habituelle, avec une grande logique d'arguments soutenue par une grande finesse d'esprit, combat victorieusement le suffrage universel.

C'est une vraie religion, dit-il, elle a ses grands prêtres, ses prélats, ses vicaires, ses fidèles. Dans la religion catholique, on donne aux fidèles la communion eucharistique une fois au moins par an, tandis que les électeurs ont la communion du vote tous les quatre ans.

Des opportunards font un simulacre de boucan, la contradiction leur est offerte ils la refusent. Par crainte d'être dans le vrai peut-être?

Monat soutient le même thème que Faure. Scientifiquement, par des raisonnements d'une logique indiscutable, par un algébrisme d'arguments pourrions-nous dire, il prouve que le suffrage, donnât-il des hommes incorruptibles, serait encore à laisser de côté par l'impuissance dans laquelle se trouveraient ces mêmes hommes quand il s'agirait de donner au peuple le moindre bonheur économique. Il démontre par la même logique la possibilité de l'anarchie et que le premier pas à faire vers cet état de bonheur est la Révolution.

Le compagnon Jahn a combattu la patrie, un préjugé qu'on inculque de jeune âge aux fils du peuple pour s'en servir uniquement dans la défense des privilèges, des propriétés bourgeoises. Nous n'avons rien — quoique nous produisons beaucoup — pourquoi donc aurions-nous une patrie. Le Drapeau? Nous le défendrons, mais pas celui de la patrie bourgeoise, ce sera le drapeau populaire, qui résume toutes nos misères, toutes nos espérances, le drapeau de la révolte, en un mot, le Drapeau Noir. Soutenons-le celui-là, mais l'autre, jeunes amis, fuyons-le, désertons! N'allons pas à la caserne!

Les applaudissements de la salle ont prouvé qu'il avait raison.

Le compagnon Tricot vient lire un manifeste que les groupes de Cette doivent, sous forme de brochure, adresser aux travailleurs de la région du Midi, il explique avec une grande abondance d'arguments que seuls les moyens énergiques mènent à l'harmonie, au bonheur, à l'anarchie.

Faure ensuite vient résumer les idées émises et lève la séance aux cris de Vive la Révolution! Vive l'Anarchie!

Espagne

Les travailleurs espagnols viennent encore de montrer qu'ils ne se laissent pas traquer comme des bêtes.

Cette semaine, à Barcelonne, 3 à 4,000 personnes ont attaqué les employés de l'octroi à cause de la mort d'un contrebandier tué par les employés de l'octroi. Les émeutiers se sont livrés à toutes sortes de violences, rapportent les journaux quotidiens, 14 arrestations ont été opérées.

Quelques jours après, les émeutes ont recommencé.

AVIS

La période électorale, c'est-à-dire la foire aux mensonges, est ouverte en France.

C'est le moment de semer nos idées, et d'ouvrir les yeux aux travailleurs trop longtemps dupés par les blagueurs du suffrage universel.

Les distributions de journaux anarchistes sont un excellent moyen de propagande.

Pour répondre au désir exprimé par certains compagnons, nous ferons paraître dans nos prochains numéros une série d'articles démontrant l'impuissance du suffrage universel et de la lutte sur le terrain électoral pour remédier en quoi que ce soit à la situation des travailleurs.

Nous commencerons dans notre prochain numéro par un article signé... Jules Guesde.

Les groupes qui voudront prendre un nombre plus élevé d'exemplaires sont priés de faire leurs commandes sans retard, afin que nous puissions fixer notre tirage.

Ceux qui pourraient joindre le paiement à leurs commandes sont priés de le faire, nos ressources étant limitées.

Nous prions nos amis de l'extérieur de bien vouloir nous tenir au courant du mouvement social de leur pays.

REVUE DE LA PRESSE ANARCHISTE

Voici comment le Père Peinard, parle, en son langage aussi énergique qu'imagé, de la catastrophe de Verpilleux :

Foutre, ça ne finira donc jamais?

Ou plutôt, nom de dieu, quand donc verrons-nous le commencement de la fin?

Le grand chambardement, qui nous débarrassera de toute la vermine gouvernementale et patronale, qui rendra la richesse à ceux qui l'ont produite — et, comme disent les bons bougres de socialistes, donnera l'usine à l'ouvrier, la terre au paysan, la mine au mineur!

C'est de ces derniers, les pauvres bougres de mineurs que je veux jacasser aujourd'hui.

C'en est une sacrée vie que la leur! Turbiner

pendant des 10 et 12 heures d'affilée au fond d'un puits, à des cinq cents mètres sous terre, avec leurs petites lampes en guise de soleil; casser une croûte entre deux coups de pioche; risquer à tout moment de sauter, d'être étouffé, écrabouillé ou noyé. Et tout ça, en définitive, mille bombes, pour faire des rentes à des tas de cochons qui ne foutent rien de leurs pattes, et qui gueulent comme des baleines que le mineur devrait s'estimer trop heureux de gagner ses trois balles par jour!

Tas de Jean-foutres!

L'autre jour, ça a été là bas au Verpilleux, à St-Etienne, un coup de grisou épouvantable. Sur environ trois cents mineurs qui étaient descendus, on en a retiré une quinzaine de vivants. Jamais on ne saura le fin mot; les canards bourgeois font tout pour atténuer la catastrophe, — dam, ils ont peur que le populo ne se foute en colère, — malgré leur envie d'amoindrir le malheur, ils sont obligés de déclarer que le nombre des tués dépasse deux cents.

Sacrés charognes de patrons! Vous n'êtes pas contents d'exploiter les ouvriers, de vivre sans rien foutre en les faisant turbiner: il faut encore que vous les assassinez!

Oui, nom de dieu, cette catastrophe comme toutes celles qui arrivent dans les mines, on peut bien dire que c'est votre œuvre — c'est votre ladroterie qui est cause de tout.

Il y a en effet mille moyens d'empêcher le grisou d'éclater et de le signaler — afin de mettre le pauvre bougre en sûreté.

Mais voilà, tout cela coûte de la galette et pour ne pas diminuer leurs dividendes de quelques centimes, les grosses crapules des Compagnies aiment bien mieux laisser crever les ouvriers.

Tandis que si comme le veulent les bons bougres de socialistes, — je ne parle pas des jean-foutres qui font des grimaces à l'Hôtel de Ville — les ouvriers s'emparaient des usines où on les fait trimmer comme des forçats, et si les mineurs foutant en l'air les salops qui les exploitent, mettaient la main sur les mines, — comme ils turbineraient pour leur propre compte, ils prendraient toutes les précautions nécessaires pour garantir leurs carcasses.

Il n'y aurait plus de ces coups de grisou qui vous foutent par terre toute une population valide.

Et pendant que deux cents familles se trouvent sans boulot, les jean-foutres qui nous gouvernent organisent des fêtes, préparent des danses, où deux cents petites espagnoles, choisies parmi les plus galbeuses, feront éprouver des sensations agréables à nos honorables cochons — pour les dédommager des fatigues de l'Aquarium.

Ces deux cents Espagnoles, c'est-il pour faire compensation aux deux cents morts de Verpilleux, dites, tas de canailles?

C'est foutre pas, que le Père Peinard crache sur les grands yeux et les cheveux noirs. Bougre non! en son jeune temps il était aussi raide lapin que d'autres; mais pour le quart d'heure, il n'y a plus qu'une corde qui vibre en lui:

La colère, nom de dieu! la vengeance contre les salops qui nous font une société où le plus grand nombre meurent de faim, et où les prolos sont obligés de crever pour engraisser les richards.

Or, après que le grisou a eu couché par terre deux cents morts... peut-être le double, car, il est quasiment impossible de dégouter la vérité, savez-vous ce qu'ont fait nos gouvernants?

Oh, ils ont été rudement crânes, ces bougres-là.

Qui donc les accusait d'être des lâches? Mainte-

nant que le danger était passé, que le grisou avait assez mangé de chair humaine; que toute la population était là, faisant galerie, ils ont dévalé dans la mine.

Gantés, cravatés et redingotés, ces jean-foutres suivis de toute une séquelle d'employés, d'ingénieurs et de médecins ont visité les galeries, — se préoccupant d'ailleurs beaucoup moins de cadavres d'ouvriers, que des dégâts causés aux galeries.

Ces gars-là ne connaissent qu'une chose: la caisse. Et dire que pas un bon bougre n'a eu l'idée de foutre en l'air le câble retenant la cage où étaient empilés ces bouffe-galette!

C'est Constans, car il en était, qui aurait une sale gueule, en piquant une tête dans le noir!

Après cette petite excursion, ils sont allés croustiller bien tranquillement, avec les légumes de l'endroit, — pendant que les compagnes et les gosses des victimes se serraient le ventre.

Au cimetière ils ont eu le toupet de dégoiser des discours d'une heure sur la tombe des pauvres bougres: histoire de se faire encore de la réclame pour les prochaines élections.

Et dire que la foule n'a pas eu le poil de leur gueuler, en les prenant par la peau du cul!

« Taisez-vous donc, misérables! ceux sur qui vous versez vos larmes de jésuites, et la bave de vos discours, c'est vous qui les avez assassinés, — vous, les défenseurs d'une société où tout est mensonge, vol et crime! »

PETITE CORRESPONDANCE

J. P., à Verviers. — T. H., à Dison. — C. B., à Armentières. — D., à Foix. — M. F., à La Louvière. — L. D., à Saint-Quentin. — P. (Réveil Croix-Roussin). — G. X., à Romans. — S. P., à Bordeaux. — E. C. Ch., Liverpool. — Th. J., Lize-Seraing. — G., Esneux. — Sch., Liège. — Reçu timbres et mandats.

Reçu par la « Révolte » : Pamiers. — Cabot. — « Anarchist » à La Haye. — Prière d'envoyer si possible dans prochain envoi, deux collections de votre journal; une liste de souscription vous parviendra pour le n°. — Arnon, à Yvry, parlerons de votre lettre dans notre prochain n°. — Les compagnons d'Alais nous excuseront de n'avoir pas publié leur lettre. Ceci est dû à un oubli qu'il est malheureusement trop tard de réparer. — Père Peinard, envoyez-nous quelques affiches abstentionnistes.

Souscription permanente pour le développement de la propagande révolutionnaire

Dison: pour la propagande, un anonyme 5 fr.; Le Cercle d'Etudes Sociales, 5 fr.

Verviers: Collecte faite le 14 juillet, chez J., rue de Mangombroux, 70 c.; Collecte faite le 14 juillet, chez T., rue Cuppert, 1 fr.

D. L., St-Quentin, 50 c.; Bruxelles, bien faire, 50 c.; Juge, 50 c.; Pour que..., 50 c.; Un géomètre anarchiste, 1 fr. Un anarchiste flamand, 45 c.; Collecte faite le 14 juillet, chez Demoulin, 1 fr. 60; Collecte faite à Nessonvaux, après la conférence du 21 juillet, 1 fr. 48; Vente de chansons en chemin de fer, 65 c.; Un compagnon de Paris, 40 c.

Total, 20 fr.

N. B. Les compagnons sont priés, dans leurs lettres de désigner les sommes pour le paiement des journaux et celles pour la souscription, afin que nous puissions établir plus nettement nos comptes.

VENTE EN GROS. — Chez Raford, rue du Marais, 2.

L'éditeur E. BRASSINE.

Bruxelles. — Imp. V° Buisson, rue de l'Escalier, 14